

pour que ça l'empêche de sentir l'odeur du piège. Les castors ont le nez si fin, si fin, qu'ils reconnaissent quand un objet a été tenu par un homme, longtemps encore après qu'il a été touché.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'étang des Castors, le vieux John fit un trou dans la glace trempa une baguette de saule dans la médecine, fixa la baguette à un piège qu'il plaça dans la rivière à quelques pouces de la surface de l'eau, et attacha le piège à un arbre au moyen d'une longue chaîne. Le lendemain, quand il revint au même endroit, un castor d'une grosseur moyenne s'était pris au piège, et s'était noyé en coulant au fond de l'eau. John l'en tira et revint à la maison avec la bête qu'il avait prise.

Quelle joie pour le petit Jacques ! Il allait donc enfin pouvoir examiner attentivement cet animal si curieux qu'il n'avait vu encore que de loin. Il avait bien observé que, dans son ensemble, le castor a quelque chose d'un très-gros rat ; mais les détails lui avaient échappé ; après l'avoir bien examiné, voyez, disait-il, comme ses yeux sont petits, ses oreilles courtes, nues en dedans et toutes velues en dehors. Son nez est garni de poil roides comme les moustaches d'un chat. Il se mit ensuite à considérer les mâchoires ; elles étaient extrêmement fortes et se croisaient ainsi que les branches des ci-eaux ; il eut la curiosité de compter les dents ; il en trouva dix dans chaque mâchoire dont deux incisives de deux pouces de longueur et avec lesquelles le castor coupe et broie le bois.

Cependant les classeurs que la curiosité intelligente de Jacques amusait beaucoup, lui dirent : regarde donc les pattes, c'est ça qui est extraordinaire !

Aussitôt Jacques cherche celles de devant, mais les voyant si courtes, elles n'avaient guère que trois pouces de long, il regarde le vieux John comme pour lui demander s'il ne se trompait pas.

C'est bien ça, lui dit celui-ci, tu y es, maintenant examine les doigts.

Rassuré par cette réponse, Jacques se met à compter les doigts ; il en trouve cinq bien détachés et armés d'ongles aigues, creux et très-forts. Prenant ensuite les pattes de derrière, il les trouva beaucoup plus longues ; les cinq doigts au lieu d'être détachés étaient palmés, c'est-à-dire réunis par une forte membrane comme ceux d'un canard ou d'une oie, et formaient ainsi comme deux rames qui permettent au castor de nager facilement.

Mais ce qui émerveillait le plus Jacques, c'était la queue orale ; elle avait à peu près onze pouces de long sur cinq et demi de large, et un pouce d'épaisseur. Voyez donc cette queue ! elle est toute recouverte d'écaillés semblables à celles d'un poisson !

— C'est bien drôle en effet, lui dit le vieux John, une queue habillée comme une carpe et des pieds de canard à une bête qui a quatre pattes !

Mais, vois-tu, ce qu'il y a de meilleur pour nous et de plus fâcheux pour le pauvre animal, c'est cette fourrure qu'il porte ; elle se compose de deux espèces de poils : celui de dessus est long, creux, roide et grossier ; celui de dessous est fin comme un duvet, et c'est là ce qui en fait le prix.

— A quoi sert-il ? demanda Jacques.

— A faire les chapeaux de feutre les plus solides qu'on puisse voir.

— Comme son poil est touffu ! dit l'enfant.

— Parce que c'est le poil d'hiver ; il serait tombé en été, et c'est pour cela qu'on ne chasse le Castor, comme toutes les bêtes à fourrure, qu'au moment des grands froids.

— Y a-t-il longtemps, maître John que l'on fait la chasse aux castors ?

— Non, car comme la chair du castor ne vaut rien, de quelque manière qu'on l'apprête, et que d'ailleurs sa peau quoique fine n'est pas chaude, cette chasse n'avait aucun attrait ni renom chez les Indiens. Ils préféraient celle de l'ours où ils trouvaient avantage et péril ; se contentaient de tuer de temps à autre quelques castors pour en porter la dépouille comme parure ; mais jamais ils n'immolaient des peuplades entières. Aussi chaque république comptait alors cent ou cent cinquante citoyens ; quelques-unes même étaient encore plus peuplées.

On voyait auprès de Québec un étang formé par des castors,

dont l'eau faisait mouvoir un moulin à scie. Les réservoirs de ces amphibies étaient souvent utiles, en fournissant de l'eau aux pirogues qui remontaient les rivières pendant l'été.

C'est ainsi que des castors faisaient pour des Sauvages, dans la Nouvelle-France, ce qu'un esprit ingénieux, un grand Roi et un grand Ministre ont fait dans l'ancienne pour des hommes policés.

— D'où vient donc que maintenant les castors sont si rares et qu'on n'en voit presque plus ?

— Je te l'ai déjà dit, Jacques, depuis que les Européens ont mis tant de prix à leurs dépouilles, on leur a fait une guerre d'extermination ; et voilà pourquoi nous avons dû cheminer si loin, jusqu'à la Baie d'Hudson, pour les rencontrer.

— En trouve-t-on encore ailleurs dans l'Amérique ?

— Oui, ils étaient extrêmement nombreux au delà des Montagnes Rocheuses, sur les bords de la Colombie ; mais les Européens ayant pénétré dans ces régions, leur ont fait la même guerre qu'en Canada.

Dans la seule année de 1826, on vendit à St. Louis, sur le Mississipi, pour douze mille louis de peaux de castor.

— Quel carnage ! s'écria Jacques en soupirant, quelle pitié de voir des animaux si intelligents ainsi braqués de toutes parts ! Il serait à regretter que ces quadrupèdes qui tiennent, par leur instinct, le premier rang parmi les animaux, vinssent à disparaître entièrement. Dites-moi, maître John, est-ce qu'il n'y a point de lois pour empêcher cette chasse d'extermination ?

— Peut-être, mais je ne les connais pas.

Tandis que le pauvre Jacques se lamentait ainsi sur le sort des castors, arriva M. Brac tout rayonnant de joie ; il avait trouvé plus de vingt castors pris aux pièges et il venait chercher ses deux compagnons pour l'aider à les retirer.

— Vingt castors à la fois ! s'écria Jacques en soupirant, pauvres bêtes !

— Oui, Jacques, vingt castors et peut-être davantage ; c'est une bonne matinée. Allons, partons !

Chemin faisant, notre sureteur demanda à M. Brac s'ils étaient tous de la couleur de celui qu'il avait déjà vu.

— Oui, tous ont le poil d'un brun foncé, excepté deux ou trois qui m'ont paru l'avoir tout noir.

Maître John, en avez-vous vu quelque fois de blanc ?

— Non, jamais ; cependant en descendant vers le sud, leur couleur s'éclaircit ; à la Louisiane, dit-on, les castors sont jaunes, et l'on en voit même de tout blanc.

— Peut-on apprivoiser les castors ?

— Oui, j'en ai moi-même élevé un que j'avais pris tout petit. Malheureusement dès que le castor est seul, il perd cette intelligence qui le distingue lorsqu'il vit parmi les siens. On a même remarqué que plus les familles de ces intéressants quadrupèdes sont nombreuses, plus ils donnent des preuves de leur industrie et de leur sagacité.

— Ce n'est donc pas sans raison que le peuple Canadien a choisi le castor si intelligent et si laborieux comme symbole de sa propre industrie et de cette douce union qui règne dans chacune de leurs familles.

Une promenade du Roi de Naples.

— Il y a quelques jours, écrit-on de Rome, à la Gazette du Midi, qu'étant allé visiter la Basilique de St. Paul, il prit fantaisie au jeune Roi de Naples de renvoyer sa voiture et de continuer la promenade à pied vers les Trois-Fontaines. Après une heure de marche environ, la pluie le surprit, et alors lui et son compagnon vinrent s'abriter sous l'arc de Drusus, non loin du Domine, quo vadis. Un cocher de place qui rentrait en ville ayant aperçu les deux étrangers, leur offrit de les conduire dans son cabriolet, ce qui fut accepté. Où allons-nous, signori ? demanda le phaéton.

— Au Quirinal.